Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 23 (1955)
Heft: 3

Artikel: Le figuier stérile
Autor: Maurice, Jean-Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-568427

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

faut pas abuser de cette dangereuse collusion et que le plaisir pur nous éloigne moins de l'amour que le gaspillage inconsidéré de notre sensibilité.

Mon prochain livre sera l'histoire du seul amour qui a rempli mon existence depuis vingt ans. Si j'ai décidé de raconter ainsi ma vie c'est pour contribuer à affranchir ceux de mes pareils qui souffrent injustement de leur instinct particulier, et leur montrer le chemin du bonheur. Mon dessein de libération a été admirablement compris par les intéressés, qui m'en ont récompensé par mille marques de confiance et de gratitude.

«Mon avenir est encore devant moi comme un grand inconnu. Qu'y inscrirai-je?» m'avez-vous écrit. Armez-vous de loyauté, de courage et de générosité, et votre avenir vous en récompensera, soyez-en sûr. Tous ceux qui méritent d'être aimés rencontrent l'amour tôt ou tard. Il ne faut jamais désespérer. L'amour est avant tout affaire d'héroïsme personnel. G. P.

(à suivre)

Le figuier stérile

Je voudrais parler aujourd'hui à tous ceux (ils sont plus nombreux qu'on ne croit) qui, comme moi, sont demeurés chrétiens contre vents et marées. En général, le grand drame a lieu lors de l'adolescence lorsque notre véritable nature nous est soudain révélée: on n'y veut point croire, on lutte et toujours on succombe.

Cette crise de la puberté, c'est la grande débâcle des sens de laquelle dépendra, selon des hérédités hasardeuses, un équilibre physique et mental. Elle offre, au printemps de la vie, les mêmes incertitudes qu'au seuil de l'année les giboulées de mars mêlées aux sourires d'avril. On a dit: Dieu et le diable trouvent leur bétail dans la même étable. Rien n'est plus vrai à cette époque de la jeunesse où le mystique s'allie au cynisme pour devenir le pain quotidien des âmes. Anges aux figures sales, les adolescents hésitent au seuil de la Terre-Promise ou de la Descente aux Enfers. Les romanciers ont souvent conté comment l'esprit vient aux filles, mais le miracle, quoique moins sanglant, n'est pas moins pathétique dans le coeur des petits hommes.

Les fronts de quinze ans dissimulent toutes les aventures et toutes les questions à propos du redoutable mystère de l'amour. Et l'on est seul. Seul à tenir la barre pour fuir ces rives effrayantes où grouillent les monstres, les obsessions et les mirages. Seul dans cette forêt de Brocéliande où s'opèrent les métamorphoses. Seul dans cette nuit enchantée où d'inextricabls fourrés égratignent au passage, et parfois blessent cruellement. Alors, un soir plus lourd que les autres, on se révolte contre sa condition inhumaine et on envoie par-dessus bord, pêle-mêle, convention, préjugés, morale et foi chrétienne. On se retranche de la communauté, on renie sa classe, on quitte son église, on s'apprête à vivre, en-dehors et au-dessus des lois terrestre et divines, une existence de franc-tireur . .

Que de luttes, que de problèmes et que d'erreurs en perspective! Que de recherches désespérées, que de souffrances et que d'amers repentirs! Ce n'est pas gai de vivre, retranché de la communauté, considéré par les siens comme un monstre ou comme un pitre.

Que nous soyons coupables, certes, nous le sommes. Pourtant, ce «mea culpa» suffit à nous mettre sur le chemin de l'absolution si l'on croit en la parole de Celui qui a dit: «Même si vous devez pêcher sept fois dans la même journée, vous serez pardonné sept fois», à la seule condition de présenter une contrition sincère. «Venez à moi vous qui souffrez». Va-t-on mesurer la qualité de notre souffrance, ce levain de tout repentir, cette messagère de grâce, purificatrice et rédemptrice, créatrice de la plus sûre foi?

Aussi bien la question n'est pas là. La seule véritable question est celle-ci: nos amours sont-elles maudites? Sommes-nous prédestinés à la damnation éternelle tout comme ce figuier stérile dont parlent les Ecritures et que le Maître ordonna de couper «parce qu'il ne donnait pas de fruits»? Mais n'est-ce point là interprétation janséniste d'une parabole qui ne condamne que l'égoïsme? Comment, s'il en était autrement, concilier une si aveugle rigueur avec la bonté et la justice d'un Dieu qui nous a créés, tous, à son image? Non, non, le divin sacrifice a eu lieu pour tous. Jésus guérirait malades et infirmes, accepterait en son paradis fous et criminels et repousserait seulement l'homophile? C'est inconcevable. N'a-t-il pas lui-même guéri l'hémoroïsse (maladie considérée aussi honteuse en ce temps-là que la nôtre aujourd'hui)? Dix, vingt paraboles viennent attester cette possibilité de rachat sans discrimination: la brebis égarée, la drachme perdue («en vérité, je vous le dis, il y aura plus de joie pour un seul pécheur qui entre au Ciel que pour dix justes»), le retour de l'enfant prodigue, la pècheresse Madeleine préférée à sa soeur Marthe . . . .

Certes, nous n'allons pas jusqu'à prétendre que nos fautes soient un des meilleurs chemins du Ciel. Cependant, par les révoltes et les souffrances qu'elles provoquent, par le mépris qu'elles suscitent, nous livrant à la honte et nous obligeant à d'humbles repentirs, elles peuvent nous découvrir la porte étroite dont parle l'Evangile. «Il y a plusieurs demeures dans la Maison du Père». A chacun selon son mérite. Le nôtre n'est peut-être pas aussi mince qu'on l'imagine trop aisément.

Autre chose est de considérer nos rapports avec l'Eglise. L'Eglise combattante est une Société avec ses Commandements et sa discipline forcément très stricts (1). Chacun y est jugé, non pas selon sa personnalité, mais selon l'ensemble édicté et consenti de ces lois nécessaires. Or, volontairement ou non, nous vivons en-dehors du mariage, nous créons le scandale, nous sommes donc en état constant de péché mortel. Cela est terriblement grave, ne cherchons pas à nous le dissimuler. Et que peut le prêtre, sinon nous accorder une absolution pour nos fautes passées, sinon nous conseiller pour l'avenir une quasi impossible chasteté? Hélas! Tout le monde ne peut pas «attacher son chariot à une étoile»! Tout le monde n'a pas la chance, comme «Jean-Paul», de mourir «au bon moment» dans la foi chrétienne retrouvée! Puisqu'il n'y a pas d'autre issue, il semble bien que la seule solution consiste à continuer, à supporter, le plus cou-

rageusement, le plus dignement, le plus discrètement possible, notre dure condition. Ce qu'il ne faut surtout pas c'est choisir la solution déespérée: le suicide. Trop d'entre nous y eurent recours par lassitude ou par veulerie. Or, c'est précisément le péché sans rémission, le crime contre soi-même — c'est-à-dire contre Dieu — le seul impardonnable.

Quant à nos relations envers les autres chrétiens, nos frères, il semble bien qu'elles devraient être guidées, de leur part, vers plus de compréhension et d'indulgence, disons le mot: plus de charité.

Je l'avoue, je n'ai pas toujours tenu langage aussi confiant. Chacun de nous passe par des alternatives de doute et de révolte qui, pour toute âme bien née, sont la plus juste expression de sa grandeur et de sa misère humaines. J'étais au fond du gouffre et tout près de perdre une foi précieuse lorsque, il y a deux ans environ, il me fut donné la grâce de rencontrer à Paris un prêtre merveilleux, l'abbé C., qui, en une heure de confession, ranima en moi la flamme vacillante. Où qu'il soit à présent, si jamais la Providence permet que ces lignes tombent sous ses yeux, ce serait pour moi une grande joie de le savoir et pour lui, sans doute, un témoignage utile de me lire. Le grain a levé, mêlé à beaucoup d'ivraie. Nul sacerdoce n'est plus utile que celui qui s'exerce à notre égard. On m'avait dit: «Il est en quelque sorte l'aumônier officieux des homophiles de la Capitale», et cela m'avait plutôt mis en défiance. Rien de tel, rassurez-vous . . . mais un homme savant et documenté qui ne se bouche pas les yeux aux réalités, qui ne juge personne, qui estime plus utile d'apprendre que de maudire, un prêtre patient, charitable et compréhensif, un grand frère indulgent parce *qu'il sait.*

Je rapporte ici sa parole en m'efforçant de ne point la trahir: «on vous a fabriqué (qui «on»? Les «bien-pensants», assurément, mais aussi certains curés rétrogrades ou inflexibles) une religion étriquée, mesquine, bourgeoise, où presque rien n'a changé depuis le Moyen-Age. Dans cette religion mal comprise l'accent est mis avant tout sur le péché de la chair. Certes, il existe, mais il ne doit pas faire oublier les trois vertus théologales: la foi, l'espérance et la charité . . . La Justice Divine n'a malheureusement pas cours ici bas, qui juge davantage sur les intentions que sur les fautes commises . . . En définitive, ce qui compte, c'est de *s'efforcer* chaque jour un peu plus vers le Bien.» Et, avant de refermer la porte sur cet entretien que je n'oublierai jamais, cette phrase: «Dites-le autour de vous, répandez la vérité: vous êtes des malades et vous pouvez guérir.»

Guérir, ou plutôt ressusciter, voilà «la petite fille Espérance» qui doit guider nos pas chancelants. Puisse-t-elle apporter un peu de consolation à tous ceux qui souffrent, un peu de certitude à tous ceux qui cherchent et qui hésitent!

Il ne faut pas que «la religion s'abaisse à n'être plus que de la morale religieuse, le péché de chair remplaçant le péché contre l'esprit et le Décalogue ne concernant plus que ce qui se passe au-dessous de la ceinture». Il ne faut pas que «*l'homme entier* épouvante et que l'Eglise de jadis, qui avait peur du Mal, du Diable, du Tiède, s'oppose à une Eglise d'aujourd'hui qui n'aurait plus peur que du sexe.»

Ces lignes courageuses et clairvoyantes sont de Morvan Lebesque et elles ont été écrites à propos de «l'affaire Coppi». Je ne connais pas Mon-

sieur Coppi et je m'intéresse médiocrement au cyclisme (sans mauvais jeu de mot); je ne puis m'empêcher cependant d'être ému devant l'étalage de sa vie privée jetée en pâture à une opinion publique féroce, devant les tyrannies, les brimades, les ostracismes exercés à son encontre par les Corps Constitués. Commnt oserons-nous revendiquer notre liberté sexuelle tant qu'une Société perverse s'obstinera à sonder les coeurs et les reins, se déshonorera à vider les bidets et les corbeilles à papier? Du moins, l'Inquisition de naguère avait grande allure et noble intention lorsqu'elle allumait des bûchers contre les hérétiques. Aujourd'hui, nous en sommes à choisir pour héros ou pour saint un champion cycliste et à le persécuter parce qu'il n'a plus envie de coucher avec sa femme. Odieux et ridicule à la fois, cela juge une époque.

Jean-Pierre Maurice.

[1]) L'Eglise a prouvé qu'elle était d'abord un Corps social soumis à ses propres lois en refusant la sépulture religieuse à Colette, non pas à cause de ses divorces, mais «parce qu'elle n'avait pas manifesté l'intention de revenir à la religion de son enfance avant de mourir», selon les propres termes du Cardinal Feltin. Nul ne peut retourner dans une communauté dont il s'est lui-même exclu s'il n'en ressent pas le désir. C'est l'éternelle obligation du choix et c'est l'éternel respect de l'éternelle liberté humaine. L'Eglise est inattaquable sur ce chapitre. Le grand romancier anglais Graham Greene, qui avait cédé à un premier mouvement d'humeur fort compréhensible, a loyalement reconnu son erreur et a fait amende honorable . . . Ce qui n'excuse ni ne justifie pour autant l'enterrement religieux en grande pompe d'un très notoire gangster peu de jours après la mort de «notre» Colette.

SOLAIRE

Nouvelle de Pierre PROVENCE

à Charles Welti, en toute humilité
à Jean Pierre Maurice, pour son amitié.

«Le Beau est le commencement du terrible»
(R. M. Rilke.)

Du jour où il m'avait aidé à porter ma valise et à trouver une Fonda à Tarragone, Francisco était devenu mon ami.

Débarquant du Corréo sans connaître les gens et la ville, je regardai les affiches de tourisme après avoir chassé les importuns qui me tendaient des cartes d'hôtels. Je lisais les indications quand une ombre se plaqua sur le mur.

Je me retournai. J'avais devant moi un grand garçon du pays. Il m'offrait ses services.